

Μηδὲν ἄγαν¹

La démesure de « l'affaire Heidegger »



La calomnie d'Apelle, Sandro Botticelli

Hadrien France-Lanord

¹ La strophe entière de Théognis mérite d'être citée (v. 401-406) pour éclairer ce dont nous avons à parler : *N'en fais pas outre mesure ; instamment chercher la décente mesure – voilà le meilleur – dans tout ce que font les êtres humains ; souvent, cherchant instamment l'excellence, l'homme cherche à obtenir un profit, et son démon, avec empressement, à la grande faute le conduit, après l'avoir aisément disposé à croire être bon ce qui est mauvais et mauvais ce qu'il faut pour de bon.*

Le soupçon inquisitorial éveille ainsi malignement en chacun de nous l'occasion d'objectiver le mal ; mieux : de conjurer le mal en punissant un coupable. Soupçonner ainsi, c'est mettre toutes les ressources de la discernation au service de la recherche du coupable idéal, ou plus exactement : de la fabrication du coupable sur mesure, celui contre qui se constitue (pour reprendre les termes de Bergson) « une société close, aussi vaste soit-elle ».

François Fédier, *Regarder voir*, p. 258.

Je m'étais promis de ne plus perdre de temps avec ces pénibles arguties pour ne plus laisser de poursuivre le vrai travail. Seule l'amitié m'a fait ici changer d'avis.

Vendredi 21 juillet 2006 : j'apprends par un ami que Philippe Arjakovsky, avec qui j'ai eu la joie de traduire pour les éditions Gallimard *La dévastation et l'attente* de Martin Heidegger, n'aurait pas rendue publique sa lettre au *Monde* que sur le site Internet Paroles des Jours de Stéphane Zagdanski, mais également dans une revue négationniste internationale. C'est écrit sur un « blog » qu'héberge le journal *Le Monde*. Je ne connais pas l'auteur de ce message et ne me suis pratiquement jamais rendu sur ce « blog ». Les très rares fois où je m'y suis risqué, un étrange sentiment, entre l'écœurement et le haussement d'épaules, m'a fait aussitôt reculer. On est asphyxié par une effarante désolation intellectuelle, un gouffre d'ignorance et d'approximations, des tombereaux d'insultes et finalement, une accablante détresse face à ce que demande de chacun de nous le fait de penser. Cette fois je m'y reporte et finis par trouver l'accusation en question dans un message « Rédigé par : monsieur X¹ | le 21/06/2006 à 19:09 ». Je suis ulcéré : la calomnie

¹ À supposer que ce soit bien le sien, le nom de l'auteur du message – à qui j'attribue le nom de « monsieur X » dans ces pages – n'a aucune importance. C'est le procédé qui m'occupe ici, non la personne qui le met en œuvre. En outre, il y a lieu de s'interroger sérieusement sur le fait que le « blog » où on n'hésite pas à flétrir

outrepasse ici toute mesure. Par cette accusation d'avoir participé à une revue révisionniste ou négationniste, c'est mon ami qui est insulté au plus intime de sa personne – et à travers lui, son histoire, celle des siens ; c'est la mémoire de sa famille qui est d'un coup bafouée. Je suis outré : lui !, c'est lui qui est calomnié – lui qui n'est que décence et qui porte le souvenir de ce qui est arrivé avec la plus humble sobriété. Dans la retenue du silence. Sans même avoir encore vérifié auprès de lui, je sais que c'est faux : Philippe Arjakovsky n'a pas publié sa lettre au *Monde* dans une revue révisionniste ou négationniste. Je le sais d'un savoir que Kant nommerait transcendantal ; je le sais parce que c'est impossible. Je ne tarderai pas à le savoir empiriquement aussi, après l'avoir appelé pour lui signaler l'ignominie. Je le sais enfin parce que je connais l'histoire de son grand-père maternel, le père Dimitri Klepinine. Il se trouve que j'ai lu le livre qu'a écrit la mère de mon ami au sujet de son propre père, alors même que je rédigeais les notes qui accompagnent ma traduction de la conférence *Le péril* où Heidegger décrit dans un style d'une densité phénoménologique rare la manière dont ont été assassinées les victimes des camps d'extermination (cf. *L'Infini*, n°95, Gallimard, été 2006). Le livre d'Hélène Arjakovsky-Klepinine a paru aux éditions du Cerf en 2005 sous le titre : *Et la vie sera amour. Destin et lettres du père Dimitri Klepinine*. À la lecture, on peut apprendre notamment ce qu'est une vie sainte et héroïque. Sans même dépasser la quatrième de couverture, on peut y lire également ceci :

La tâche n'est pas aisée : écrire la vie et dresser le portrait d'un père qu'on n'a presque pas connu, qui plus est prêtre et vénéré comme saint par l'Église. Hélène Arjakovsky – qui avait six ans lorsque son père, le prêtre Dimitri Klepinine est mort au camp de concentration de Dora, le 9 février 1944 – a relevé ce défi. (...) Ce texte écrit avec le cœur, qui laisse une grande part à l'imaginaire et à l'émotion, rend le père Dimitri, canonisé début 2004 par le Patriarcat œcuménique de Constantinople, d'autant plus attachant, vivant et présent, avec son intégrité morale et son humour,

avec une véhémence inouïe des noms bien réels soit orchestré par un certain « Skildy » qui ne demeure, lui, qu'un pur *pseudonyme*.

son engagement pastoral et ses doutes sur lui-même, sa compassion pour les animaux et son amour pour les humbles.

L'auteur, à qui l'on doit déjà une biographie de Mère Marie Skobstov (Le Sacrement du frère) dans la même collection, dessine la trajectoire fascinante du père Dimitri : de sa naissance en 1904 dans une ville du Caucase à son martyre dans la machine de mort hitlérienne, en passant par l'exil à Istanbul, le cercle d'étudiants orthodoxes de Belgrade, les études de théologie à l'Institut Saint-Serge de Paris, le ministère sacerdotal au service des exclus et des persécutés, aux côtés de Mère Marie Skobstov qui sera gazée à Ravensbrück. Pour avoir sauvé des Juifs, en mettant en place un système de faux certificats de baptême, le père Dimitri sera arrêté par la Gestapo et déporté à Buchenwald. Au SS qui ne comprenait pas comment un prêtre chrétien pouvait aider des « youpins », le père Dimitri répondit, montrant sa croix pectorale : « Et ce Juif-là, vous le connaissez ? »

Parmi les Juifs sauvés par le grand-père de Philippe Arjakovsky figure Anne Wellers, l'épouse de Georges Wellers qui fut un des premiers à dénoncer les élucubrations révisionnistes et auteur en 1981 du fameux : *Les chambres à gaz ont existé. Des documents, des témoignages, des chiffres*, Paris, Gallimard. *C'est Georges Wellers, écrit Hélène Arjakovsky-Klepinine, qui, reconnaissant, instruira le dossier du père Dimitri pour que lui soit octroyé le titre de « Juste parmi les nations » par le comité israélien de Yad Vashem.* – Je repense à ce que j'ai lu sur le « blog », toujours abasourdi, et me souviens d'un passage qui m'avait frappé dans le premier chapitre (« Dora, la mangeuse d'hommes ») écrit avec cette admirable décence que je retrouve chez mon ami. Page 16 :

Le 15 janvier 1944, Georges apprit que le père Dimitri se trouvait dans le dernier transport venant de Buchenwald ; il eut de la peine à reconnaître son ancien camarade dans ce bagnard amaigri, le visage vieilli et la tête rasée, dont la tenue rayée portait le triangle rouge des politiques, orné d'un « R » comme russe. « Pourquoi russe ? », se demanda-t-il ? Le père Dimitri, qui faisait partie des 38000 Français de Compiègne transférés en décembre 1943, aurait dû porter un « F ». Il

apprendra plus tard que le prêtre, bouleversé pendant sa quarantaine à Buchenwald par la manière dont les déportés originaires d'URSS étaient traités, avait choisi de se faire immatriculer comme russe. Fait aggravant : comme sa fiche portait la mention « prêtre », il fut affecté au terrassement.

J'ai longtemps cru que mon père avait échappé au pire, à ce tunnel dont j'avais lu d'atroces descriptions. Les anciens de Dora me dirent d'une seule voix qu'en cet hiver 1943-1944, « la terrasse », ainsi qu'ils la nommaient, signifiait la mort certaine.

Il y a des personnes pour qui ces histoires, *cette histoire* en particulier, l'histoire de la machine de mort hitlérienne, est autre chose que le prétexte à de pures spéculations intellectuelles, autre chose également qu'une sorte d'abstraction grâce à laquelle tout un chacun se persuade de sa bonne conscience, autre chose qu'une sorte de mise en scène où s'ébrouent avec force démonstration de parfaits donneurs de leçon. Pour Philippe Arjakovsky, cette histoire est aussi, et peut-être d'abord, *son histoire*. Parce que cette histoire, plus encore que toute histoire, est l'histoire *des hommes* – suivant un décisif pluriel cher à Marc Bloch¹ –, le révisionnisme et le négationnisme ne sont pas seulement un défaut de probité historique, mais *un crime*. Assassiner la mémoire, c'est perpétuer la volonté d'anéantissement total qui singularise l'extermination nazie et cet assassinat en quelque sorte au carré était en un sens déjà inscrit au cœur du projet nazi qui n'a cessé d'organiser la dissimulation de son crime en même temps qu'il le perpétuait.

Mais parce qu'il s'agit précisément d'un crime, l'accusation de négationnisme et de révisionnisme n'est pas une accusation sans gravité. Pour cette même raison, pareille accusation ne doit jamais être lancée à la légère. Pourtant, monsieur X n'a pas pris la peine de vérifier son accusation ; sur le « blog » évoqué et dans cette sorte d'atmosphère sinistre de dérision intellectuelle généralisée qui le caractérise, nous lisons : « Enfin je signale que

¹ *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1998, p. 51 : ...*l'objet de l'histoire est, par nature, l'homme. Disons mieux : les hommes. Plutôt que le singulier, favorable à l'abstraction, le pluriel qui est le mode grammatical de la relativité, convient à une science du divers. Derrière les traits sensibles du paysage, [les outils ou les machines,] derrière les écrits en apparence les plus glacés et les institutions les*

Philippe Arjakovsky n'a pas "publié" sa lettre au journal *Le Monde* sur le livre de M. Faye ("calomnier Heidegger") uniquement sur le site "Paroles des Jours". Il l'a fait aussi dans la revue "*Aaargh*", revue négationniste internationale. Mais je suis un résistant *a posteriori* qui s'imagine qu'il pourrait y avoir danger... » Il y a là comme une évidence : monsieur X tient son coupable et le soupçon passe d'emblée sans la moindre précaution à l'affirmation. On est sûr de son assertion parce que l'infaillible mécanisme psychologique du « piège » (c'était le titre d'un ouvrage de J.-P. Faye sur Heidegger), du complot, fonctionne à plein : il y a une bande de dits « heideggériens radicaux » qui tente à toute force de nous cacher la vérité au sujet d'un penseur dont *tout le monde* – οἱ πολλοί disait Platon, « *der gesunde Menschenverstand* » aurait dit Hegel – sait qu'il fut un nazi notoire, etc. Rien ne peut venir entamer cette version fantasmagorique des faits, que perpétue la rumeur journalistique depuis des décennies, parce qu'envisager ne serait que d'un peu plus près la vérité serait s'obliger à un travail qui risque aussitôt de bouleverser de fond en comble toutes nos petites habitudes de pensée. Or, tel est peut-être le nœud de ce qui a fini par s'appeler dans le langage à sensation du journalisme « l'affaire Heidegger », et il se pourrait que cette affaire s'affaire précisément avec une obsessionnelle régularité (comme s'il fallait chaque fois un peu plus poussivement tenter de raviver la mèche d'un pétard mouillé) à faire obstruction ou à détourner l'attention d'une affaire autrement plus essentielle, à savoir ce que Heidegger a nommé *die Sache des Denkens* : « l'affaire de la pensée ». Sous l'appellation d'*affaire Heidegger*, Henri Crétella reconnaît à juste titre : *la tentative – renouvelée tous les vingt ans – de proscrire l'étude de la seule œuvre permettant d'accéder à la compréhension de ce dont le nazisme fut la manifestation*¹. Soixante ans après le début de ce procès aux formes pour le moins étranges, tout le monde semble désormais un peu las et, dans un récent montage faussement objectif du journal *Le Point*, Roger-Pol Droit lui-même visiblement un peu fatigué par une polémique à réalimenter sans cesse propose une sorte d'alternative qui ferait en somme l'affaire d'un peu tout le monde : *le droit de n'avoir pas à lire Heidegger* (« Une autre possibilité consisterait simplement à se désintéresser activement d'un penseur

plus complètement détachées de ceux qui les ont établies, ce sont les hommes que l'histoire veut saisir. Qui n'y parvient pas, ne sera jamais, au mieux, qu'un manœuvre de l'érudition.

¹ Henri Crétella, « La politique de la pensée », in : *L'Infini*, n°95, *Heidegger : le danger en l'être*, Paris, Gallimard, été 2006, p. 113.

extraordinairement confus et brumeux... » dit-il avec une simplicité presque candide – voilà, notons en passant, le genre de perles qui passeront à la postérité en manière de boutade, pour illustrer rétrospectivement l'incompréhension des contemporains devant la grande pensée de leur temps, comme on peut lire aujourd'hui dans le récit d'Ambroise Vollard, parmi d'autres nombreuses coupures de presse de même farine, cet extrait du *Journal des Artistes* du 1^{er} décembre 1895 où est soulignée à propos de Cézanne « la cauchemardante vision de ces atrocités à l'huile, dépassant aujourd'hui la mesure des fumisteries légalement autorisées ». À n'en pas douter, le *Journal des Artistes* était à cette époque certainement aussi en vue que *Le Point* aujourd'hui et le grotesque auteur de ces lignes aussi – éphémèrement – puissant que notre actuel monsieur Droit. – Inutile, ici de répondre : quelques années suffiront pour faire oublier ces sottises.) Cependant, ce droit de ne pas s'intéresser à Heidegger, faut-il le préciser ?, personne ne l'a jamais contesté à monsieur Droit. D'où, en retour, notre étonnement quant à ce devoir qu'il semble en revanche s'être lui-même imposé de produire systématiquement depuis des décennies des articles exclusivement à charge au sujet d'un auteur dont il n'entend à peu près rien. – *Ne brode pas dans le brouillard* notait René Char dans les *Chants de la Balandrane*. Pourquoi quelqu'un en vient-il à s'obstiner ainsi à parler de quelque chose qui ni ne l'intéresse ni le lui parle ? Cette question pourrait bien nous conduire à nous interroger sur les principes étranges qui semblent aujourd'hui tenir lieu de présupposés herméneutiques en matière de philosophie. Et à y regarder d'un peu plus près, c'est peut-être précisément de cela dont il s'agit dans la lettre que Philippe Arjakovsky a adressée au journal *Le Monde*, suite à la publication d'un dossier où Roger-Pol Droit (le chef des contempteurs de Heidegger ?) avait comme à l'accoutumée de loin la première place. Nous pouvons y lire en effet l'interrogation suivante : *Mais je me tourne ici plus particulièrement vers le Médiateur du Journal. J'ose imaginer que dans votre journal, le journaliste chargé d'une rubrique aime, d'une manière ou d'une autre, ce dont il est question dans sa rubrique ; pour ne citer que vos plumes les plus connues, on n'imagine pas M. Vernet détestant les questions diplomatiques internationales, M. Kéchichian ingurgitant de force la poésie mystique ou M. Marmande traîné de force par son rédacteur en chef à la corrida. Ne serait-il pas temps quand même de faire œuvre humaine et de retirer à M. Droit la charge manifestement pour*

*lui dégoûtante de s'occuper des livres de Heidegger depuis plus de 20 ans ? Cette question fait suite à plusieurs remarques critiques que Philippe Arjakovsky formule au sujet d'une présentation aussi partielle que faussée que monsieur Droit offrait une fois encore aux lecteurs du journal *Le Monde*. L'absence ici de tout contexte, de la moindre mise en perspective, écrit ainsi Philippe Arjakovsky, nous permet de comprendre la différence entre un journalisme critique d'information et un journalisme idéologique qui sombre ici au fond de l'ignoble. La manière dont vous présentez cette citation est en réalité un de ces trucages, autrement dit un de ces « crimes d'idées » dont vous croyez être les pourfendeurs. Si vous aviez eu l'honnêteté d'indiquer le contexte de cette citation, le lecteur aurait pu par exemple se poser la question suivante : et si faire cours en 1933/34 sur le polémos (Kampf, combat) au sens d'Héraclite n'était pas au contraire une manière pour Heidegger d'offrir à ses étudiants un contrepoids extraordinaire à l'autre Combat inspiré par le livre officiel du régime ? Autrement dit un acte de résistance ? C'est là une question, on l'aura compris, que M. Droit a appris depuis longtemps à « combattre » de la plus ignoble des manières.*

Pourtant, il est vrai, Monsieur Droit n'est en un sens pas *entièrement* responsable, pas plus que tous les instances médiatiques qui ont colporté sans même s'interroger l'image d'un Heidegger idéologue d'Hitler et négationniste avant l'heure. Pas plus que les intervenants qui s'exaltent sur les divers blogs. Laissons de côté les blogs et l'amas de contrevérités, d'approximations, d'informations non vérifiées qu'ils laissent impunément essaimer sur le réseau virtuel planétaire par l'entremise de ces machines de référencement aveugle qu'on nomme « moteurs de recherche » par ignorance de tout ce qu'implique une vraie *recherche*. Néanmoins, pour les instances médiatiques, la faute grave fut commise à partir du moment où elles ont délibérément refusé de tenir compte et même de *simplement rendre publiques* les innombrables critiques souvent très étayées et documentées que leur ont adressé nombre de lecteurs au sujet de la figure clairement tendancieuse et résolument infamante qu'elles présentaient de la pensée de Heidegger. C'est ainsi qu'à la grande surprise – quand même – de quelques personnes, l'ensemble de l'appareil médiatique français, encouragé de surcroît par le renom de quelques intellectuels, s'est mis à faire la promotion outrancière d'un ouvrage dont le but avoué est celui de la *censure* d'un des plus

grands penseurs de notre temps – rappelons-le : *une telle œuvre ne peut pas continuer de figurer dans les bibliothèques de philosophie : elle a bien plutôt sa place dans les fonds d'histoire du nazisme et de l'hitlérisme* écrit le fils de J.-P. Faye dans la conclusion de son pamphlet. Comment une pareille énormité a-t-elle pu être possible dans une démocratie ? C'est le dernier point que je voudrais examiner, parce que c'est ce même point qui explique la calomnie qui s'est abattue sur mon ami Philippe Arjakovsky.

Le mécanisme du pamphlet publié par le fils de J.-P. Faye est assez simple et s'articule en plusieurs rouages d'une puissante efficacité médiatique. Un titre tapageur – *Heidegger / l'introduction du nazisme dans la philosophie* – qui, bien qu'il révèle une inquiétante contradiction dans les termes, s'impose aussitôt par sa tonitruance. Une thèse sans la moindre nuance et réduite à la plus violente simplicité pour être immédiatement assimilable par tout un chacun : Heidegger par sa pensée qui n'en est pas une a préparé l'arrivée du nazisme avant son avènement, s'est mis au service de son horreur pendant son règne et perpétue son crime depuis sa disparition. Une apparence d'érudition et de documentation qui, bien que fourmillant d'erreurs, de mensonges et de trucages en tous genres, en impose au non spécialiste. Et enfin, l'élément le plus déterminant pour l'impact et la diffusion du propos : l'assurance de combattre contre le mal au nom du bien. C'est assurément le seul point sur lequel je suis sans la moindre réserve en accord avec le fils de J.-P. Faye : le nazisme est une ignominie sans précédent dans toute l'histoire de l'humanité que chacun, par son travail respectif dans tous les domaines, se doit d'étudier afin que jamais aucune des idées qui ont contribué à mettre en œuvre la machine de mort hitlérienne ne puisse à nouveau devenir une menace pour l'humanité. Y compris sous des formes analogues ou transformées, y compris sous la forme de résurgences en apparence non immédiatement criminelles – à commencer notamment par ces formes à peine dissimulées de crime que sont le révisionnisme et le négationnisme. Il est même étrange d'avoir à rappeler un tel principe. Mais là où le fils de J.-P. Faye a quitté le terrain de l'histoire, de la pensée et simplement : de la raison, c'est dans les moyens qu'il s'est employé à mettre en œuvre au nom de ce combat. C'est là également la seule vraie nouveauté de son livre, qui en est aussi le dernier et le plus redoutable rouage. C'est la *grande faute* dont parle Théognis, le *magistral égarement* : l'usage d'une suspicion inquisitoriale contre toute personne qui

n'adhérerait pas la thèse d'un pamphlet lui-même étayé au moyen de méthodes qui ressemblent à s'y méprendre à certains procédés qu'emploient précisément les révisionnistes. On parvient ainsi à cette sorte d'axiome : toute personne qui met en doute la thèse d'un Heidegger nazi de part en part est « révisionniste ». Tel est le sens nouveau que le fils de J.-P. Faye a cru bon de donner au mot « révisionniste » dans son pamphlet, s'autorisant ainsi à l'appliquer à toutes les personnes qui, sans avoir jamais le moins du monde émis le moindre doute quant à l'existence des chambres à gaz, ni quant à l'incomparable ampleur du meurtre nazi en général, formulent en revanche des critiques historiquement précises et philosophiquement fondées à l'endroit des assertions du fils de J.-P. Faye. – Il semble dès lors parfaitement « logique » qu'une personne qui, comme Philippe Arjakovsky non seulement ne souscrit pas à cet acte d'accusation, mais de surcroît traduit Heidegger, doive publier ses textes également dans les revues révisionnistes et négationnistes. Il n'a pas fallu longtemps pour que le procédé du fils de J.-P. Faye commence – avec en l'occurrence la plus honteuse indécence – à porter ses fruits¹. Ainsi apparaît la vraie nouveauté du pamphlet, qui ne concerne en rien le contenu, mais la seule stratégie éditoriale : dans une atmosphère de suspicion généralisée, il s'agit de rendre efficace une manœuvre d'intimidation grand public pour faire exister un pamphlet qui ne peut pas s'imposer auprès des philosophes tant le propos est loin de souscrire aux exigences minimales de tout travail de pensée. Je tiens à insister sur le fait que par-delà la calomnie de personnes et la démente organisation d'une sorte de chasse aux sorcières, ce qui est inacceptable, mais surtout dangereusement grave, c'est la *banalisation du révisionnisme* à laquelle on parvient en le détournant de son vrai sens. En jouant de la sorte avec le feu pour faire coûte que coûte exister médiatiquement son pamphlet, le fils de J.-P. Faye prend le

¹ De ce procédé, Philippe Arjakovsky n'est pas la seule victime, au nombre desquelles il faut ajouter notamment le nom de François Fédier. En effet, ayant obtenu avant sa publication les épreuves de l'ouvrage collectif *Heidegger à plus forte raison* à paraître chez Gallimard, le fils de J.-P. Faye a cru bon de diffuser dans les salles de rédaction un tract de propagande centré sur le nom de François Fédier pour tenter d'empêcher *in extremis* la publication du seul ouvrage à ce jour permettant d'ouvrir un débat public autour des thèses partout diffusées de *Heidegger / l'introduction du nazisme dans la philosophie*. En dehors du caractère invouable de pareilles souterraines manœuvres, reste une question qui n'est pas sans rapport avec le sens que nous tous sommes aujourd'hui prêt à accorder ou non au mot « démocratie » : si le fils de J.-P. Faye a une telle assurance dans la véracité de ses assertions, la fiabilité de ses citations et la justesse des ses traductions, pourquoi doit-il faire tout son possible afin d'empêcher la simple parution d'un livre où son travail se voit soumis à un examen scientifique et exposé à une discussion philosophique ?

risque de vider de leur sens les termes de révisionnisme et de négationnisme – sens qu'ils doivent pourtant garder à *tout prix*, afin que le révisionnisme et le négationnisme restent ce qu'ils sont bel et bien : *un crime*.

Μηδὲν ἄγαν dit le poète : ne passe pas outre la mesure de ce qui est décent. – Le fils de J.-P. Faye, ne dominant pas son sujet et de toutes parts débordé par une matière trop fraîchement découverte (à l'Université de Nanterre, on sait qu'il y a quelques années encore, il ne connaissait pas l'allemand et ne s'occupait que de métaphysique classique), le fils de J.-P. Faye, avec la violence naïve et aveugle du colon qui débarque en terre inconnue est pourtant ici *allé trop loin* pour tenter d'asséner un catéchisme que pendant des années son père aura en vain essayé de faire accroire. Jamais l'agressivité d'une pure stratégie éditoriale ne comblera l'absence de probité intellectuelle et le défaut de pensée, et un scandale médiatique, si soigneusement organisé soit-il, avec tout son lot d'approximations et d'insultes, ne suffira jamais pour donner un vrai poids à des pages qui ne pèsent, philosophiquement et humainement, *rien*. Mais dépassant la mesure en se servant des termes « révisionniste » et « négationniste » comme d'insultes à l'encontre de tous ceux qui ne souscrivent pas à sa thèse, le fils de J.-P. Faye met en circulation un usage de ces termes qui les banalise en les vidant du sens réel qu'ils *doivent* conserver, et s'expose ainsi également au péril de donner du grain à moudre à l'ignoble moulin des sectes révisionnistes et négationnistes (moulin dont la seule aile est le leitmotiv suivant : on nous ment, on nous cache tout, etc.) En donnant lui-même dans le mensonge et en détournant des mots comme « révisionniste » de leur vrai sens, il risque d'encourager tous ceux qui, au nom pourtant d'un mensonge opposé, se targuent d'être les champions de la dénonciation des mensonges. *Souvent, cherchant instamment l'excellence, l'homme cherche à obtenir un profit, et son démon, avec empressement, à la grande faute le conduit, après l'avoir disposé à croire être bon ce qui est mauvais et mauvais ce qu'il faut pour de bon*, poursuit le poète. Dans cette inversion totale de tout, on arrive ainsi à une situation d'une confusion extrême où le discours du fils de J.-P. Faye et le discours révisionniste finissent par ne plus se différencier que par les « idéaux » qui les animent – mais du point de vue formel, dans les deux cas, le procédé est analogue : on a recours au mensonge pour dénoncer un mensonge soi-disant régnant. Une remarque de Pierre Vidal-Naquet apporte ici une lumière décisive : *Le*

discours “révisionniste”, écrit-il, *ne prend d’intérêt que mis en série et en perspective. Il est un discours de secte, et nous savons depuis longtemps que le discours de secte a une vocation totalitaire dans la mesure où il se veut discours vrai face au mensonge régnant*¹. C’est pourquoi, dans l’ouvrage intitulé *Heidegger à plus forte raison* à paraître aux éditions Gallimard et auquel Philippe Arjakovsky a également participé parmi onze auteurs, j’ai appelé *révisionnisme inversé* le procédé qu’on voit partout à l’œuvre dans le pamphlet du fils de J.-P. Faye et dont je fournis plusieurs exemples. Ce qui est grandement significatif, c’est que la banalisation mensongère du terme « révisionnisme » à laquelle nous assistons dans le pamphlet du fils de J.-P. Faye, se soit comme nécessairement accompagnée de la mise en pratique de procédés qui, du point de vue formel, font aussitôt penser à ceux qu’emploient les révisionnistes eux-mêmes, et ce, malgré – il faut le signaler sans conteste – l’opposition, eu égard aux motifs, de ceux-ci et de celui-la. Suivant cette perspective, il vaudrait grandement la peine d’examiner avec soin le pamphlet du fils de J.-P. Faye en gardant bien présents à l’esprit tous les précieux indices que Pierre Vidal-Naquet nous a enseignés dans son livre *Les assassins de la mémoire* (Paris, La Découverte/Poche) pour identifier le révisionnisme. Relevons-en quelques uns :

– Page 18 : *Comme les faits plaident contre lui, l’argument principal de X consiste à exprimer, sur le ton moral le plus élevé qui soit, son propre mépris pour toutes les preuves qui parlent contre lui.*

– Page 18 : *Autrement dit, il s’agit dans ce genre d’affaire non de vérité, non de science, mais tout bonnement de publicité ou de spectacle universitaire.*

– Page 19 : *...il s’agit d’imposer un clivage entre historiens selon mes propres termes.* (En l’occurrence, un clivage entre philosophes selon les termes suivants : les bons contre les dits « heideggeriens radicaux ».)

– Page 35 : *Tout témoignage direct apporté par un Juif est un mensonge ou une fabulation.* (J’ai eu la triste occasion de vérifier de vive voix que le fils de J.-P. Faye tenait pour nul tout témoignage d’élèves de Heidegger entre 1934 et 1944, pour la seule raison qu’il s’agissait d’élèves de Heidegger...)

¹ Pierre Vidal-Naquet, « L’épreuve de l’historien. Réflexions d’un généraliste », in : *Au sujet de Shoah, le film de Claude Lanzmann*, Paris, Belin, 1990, p. 204.

– Page 36 : *Tout document nazi apportant un témoignage direct est pris à sa valeur nominale s'il est écrit en langage codé, mais ignoré (ou sous-interprété) s'il est écrit en langage direct...* (Tous les passages où Heidegger s'est exprimé en toutes lettres contre le régime nazi ne sont généralement pas cités par le fils de J.-P. Faye ; quand ils le sont, ils sont effectivement sous-interprétés ou la citation est tronquée pour détourner le lecteur du vrai sens.)

Du portrait que Pierre Vidal-Naquet dresse de Noam Chomsky dans le texte intitulé « De Faurisson à Chomsky », plusieurs traits également peuvent attirer notre attention :

– Page 91 : *Chomsky est, comme beaucoup d'intellectuels, peu sensible aux blessures qu'il inflige, très attentif aux égratignures qu'il lui faut supporter.*

– Page p. 93 : *Chomsky accuse d'être des liberticides tous ceux qui se permettent d'être d'un avis différent du sien.* (En juin 2005, le journal *Le Monde* a publié une pétition lancée par le fils de J.-P. Faye pour dénoncer tous les liberticides alors identifiés comme « heideggeriens radicaux » et rassemblés sur le site Internet Paroles des Jours. Il faut préciser que la rubrique consacrée à Heidegger sur ce site riche de remarquables documents en tous genres a vu le jour parce qu'aucun journal n'a accepté de rendre compte du courrier adressé en réponse à des articles faisant exclusivement la louange du pamphlet du fils de J.-P. Faye.)

– Page 96, Pierre Vidal-Naquet évoque également les *innombrables proclamations, articles et lettres, au moyen desquels Chomsky a répandu, tel un ordinateur fatigué reproduisant le même discours, l'outrage contre tous ceux qui se sont permis de le critiquer...*

La liste pourrait ainsi se poursuivre, mais ce qui reste stupéfiant dans le cas du pamphlet du fils de J.-P. Faye, c'est qu'il aura suffi que l'auteur se présentât comme celui qui lutte contre le mal (ce qu'il est en un sens à juste titre, dans la mesure où il imagine lutter contre le nazisme en cherchant à interdire la lecture de Heidegger) pour qu'aucune instance médiatique ne prenne la peine de vérifier la manière dont est construit le propos. Cela est très inquiétant pour l'avenir médiatique de la vie intellectuelle française – à moins que ce ne soit que quand il s'agit de la pensée de Heidegger qu'aussi massivement les yeux volontairement se ferment. Quoiqu'il en soit, je pense toujours à mon ami et à la violence

de l'accusation qui l'accable ainsi qu'à la démente suspicion qui peu à peu s'étend à grands renforts médiatiques sur tous les lecteurs de Heidegger. La mesure, cette fois, a été réellement outrepassée ; il est grand temps, je crois, au milieu de cette frénésie antiheideggerienne, de *revenir à plus de décence*. Dans cette atmosphère honteuse de calomnie à partir de sujets qui demandent un tout autre recueillement me revient le propos d'une radicalité extrême de Paul Celan lui-même poussé à bout par une terrible calomnie : *Celui qui mystifie après Auschwitz participe au meurtre*¹ dit-il. Je me rappelle également un extrait d'Emmanuel Lévinas, qui, en guise de conclusion, devrait incliner à tempérer un peu les esprits pour qu'une mesure soit retrouvée dans cette invraisemblable affaire.

Le Talmud raconte toujours une chose pour en dire aussi une autre. La calomnie est condamnable. Comment le sait-on ? On le sait, bien entendu, par le Livre, par un passage des Nombres² : Moïse envoie des explorateurs reconnaître la terre où Israël doit entrer. Mais ces explorateurs calomnient cette terre. Ils sont, d'après le texte, punis de mort. Et voilà que le Talmud demande encore : « Que nous enseignent cette condamnation et cette punition des explorateurs qui ont calomnié la terre ? » Cela nous enseignerait surtout la gravité de la calomnie qui concerne les personnes. Car si la calomnie de ce qui « n'est que pierres et arbres » mérite déjà la mort, combien doit être grave, a fortiori, la calomnie relative à des personnes humaines. L'argument – l'a fortiori – est remarquable. La personne est plus sainte qu'une terre, même quand c'est une terre sainte, car devant une offense faite à une personne, cette terre sainte apparaît, dans sa nudité, de pierre et de bois³.

Quelques jours plus tard. Je découvre avec effroi que la lettre au *Monde* de mon ami Philippe Arjakovsky est effectivement mise en ligne au sommaire d'une revue

¹ *Die Goll-Affäre. Dokumente zu einer ›Infamie‹*, zusammengestellt, hg. und kommentiert von Barbara Wiedemann, Frankfurt a. M., Suhrkamp, 2000, n°302, p. 791.

² Le texte auquel fait référence Lévinas est : *Nombres*, 13-14.

³ Emmanuel Lévinas, *Les Nouveaux cahiers*, n°71, p. 5. Cité par Alain Finkielkraut, in : *Cahier de l'Herne Emmanuel Lévinas*, Le Livre de Poche, p. 564.

négationniste. La calomnie de monsieur X n'a rien perdu de sa gravité : ce n'est évidemment pas Philippe Arjakovsky qui a "publié" sa lettre sur ce site. Elle a été *piratée*, sans la moindre demande ni autorisation. Le nom de mon ami est doublement souillé : accusé de connivence négationniste d'une part, son texte a été piraté par un site négationniste de l'autre. Lui-même n'a rien demandé, rien dit, rien fait qui justifie qu'on le précipite tout à coup dans un aussi infâme borbier. N'étant pas internaute, comme on dit, il n'est pas même au courant de ces agissements. Je suis doublement ulcéré. Je songe à l'extrême gravité de la confusion intellectuelle dans laquelle a fait plonger la publication du pamphlet du fils de J.-P. Faye. La même lettre, mise en ligne par l'auteur de *De l'antisémitisme*, Stéphane Zagdanski avec l'autorisation expresse de Philippe Arjakovsky, se voit frauduleusement récupérée par un site négationniste, et en définitive deux outrages, pour des raisons diamétralement opposées viennent s'abattre sur la même innocente personne. Comment a-t-on pu en arriver à une pareille hystérie ?

Avec cette nouvelle « affaire Heidegger », on est parvenu à un stade où une mesure grave a été outrepassée, qui vide les mots leur sens au point qu'ils finissent par ne plus fuser, en tous sens, que comme de pures insultes dépourvues de signification. Au milieu de ce délire, je songe à la mémoire de mon ami, tour à tour calomniée et violée – calomniée par ceux qui, détracteurs de Heidegger, *croient mauvais ce qu'il faut pour de bon* (χρήσιμα), et violée par les négationnistes ou autres révisionnistes, ceux qui *croient bon ce qui est mauvais*. Je songe à mon ami, littéralement φιλόλογος au sens de Platon et prodigieux traducteur du *Cratyle*, si profondément attentif de tout son être à *ce que dit vraiment un nom*. Je pense à ce passage, aussi, que nous avons traduit ensemble dans *La dévastation et l'attente*, où Heidegger dénonce avec véhémence le crime contre la langue que fut aussi le régime hitlérien où, dit le penseur : *tous les mots et tous les concepts étaient détournés de leur sens, parce que tout procédait déjà de la confusion où tout est embrouillé*. Ces lignes, dont Victor Klemperer a fourni une admirable illustration, je les entends pour ma part en consonance avec quelques autres de Thucydide, découvertes grâce à Pierre Vidal-Naquet dans un passage important où il évoque la manière dont la négation de la langue par les nazis sert de préalable aux discours révisionnistes et négationnistes :

Mais quand on parle de langage codé, on parle aussi d'autre chose, d'un langage témoignant d'une inversion des valeurs. Cela, l'historien athénien Thucydide l'avait perçu pendant la guerre du Péloponnèse, et vous me permettez de le citer : « On changea jusqu'au sens usuel des mots par rapport aux actes dans les justifications qu'on donnait. Une audace irréfléchie passa pour dévouement courageux à son parti, une prudence réservée pour lâcheté déguisée, la sagesse pour le masque de la couardise, l'intelligence en tout pour une inertie totale ; les impulsions précipitées furent comptées comme qualité virile et les délibérations circonstanciées comme un beau prétexte de dérobade... La plupart des hommes aiment mieux être appelés habiles en étant des canailles qu'être appelés des sots en étant honnêtes : de ceci, ils rougissent, de l'autre, ils s'enorgueillissent. »¹

Tout le travail de Heidegger, dès qu'il prit la mesure de son erreur, à partir de 1934 jusqu'en 1945, est purement et simplement inintelligible si nous ne comprenons pas avec quelle extrême attention à la parole le penseur a lutté contre le crime envers la langue que fut le nazisme dès le début des années trente, avant de devenir le plus crûment du monde un crime contre l'humanité. D'où l'importance, pour la lecture de tous ces textes, de se reporter à la langue originale. Dans les cours, en particulier, il faut voir avec quelle exigence philologique, avec quelle ampleur herméneutique et quelle précision phénoménologique il travaille tous les mots essentiels en les clarifiant, en les laissant résonner à l'écoute de toutes les infinies nuances de leurs harmoniques pour les rendre vraiment parlants et ainsi sauver la langue à la fois du jargon national-socialiste et du pur outillage communicationnel déjà dominant. Comme en attestent tous les témoignages, le sens *hautement libérateur* de cet inlassable travail que Heidegger a mené notamment dans un dialogue constant avec la poésie de Hölderlin n'échappait à aucun des élèves présents aux cours et ne manqua pas non plus d'éveiller l'hostilité des instances du parti nazi, qui n'a cessé d'aller grandissant, de 1934 (date de la démission de Heidegger de son rectorat et du premier cours sur « l'âtre de la langue ») jusqu'à la fin, en 1944 (date à laquelle le parti nazi empêcha dès la deuxième heure la poursuite du cours consacré au thème « Penser et

¹ Pierre Vidal-Naquet, *Les assassins de la mémoire*, op. cit., p. 190-191. (Nous soulignons.)

poétiser »). Ce sont là des faits qu'aucun révisionnisme d'aucune sorte ne saurait mettre en doute. Quant à la portée de ce travail proprement bouleversant dans la langue, si d'aucuns universitaires arrogants feignent aujourd'hui de l'ignorer, elle n'a en revanche pas non plus échappé au plus grand poète de langue allemande après Rilke, à Paul Celan, qui déclarait au printemps 1970 peu avant sa mort : *À la différence de ceux que sa manière de parler offusque, je vois en Heidegger celui qui a fait regagner à la langue sa "limpidité"*.

Dans la confusion qui règne aujourd'hui avec une telle violence, se trouvera-t-il encore des lecteurs assez patients, des « amis du *lento* » dirait Nietzsche, pour prêter vraiment attention à ce que dit un texte, à ce qu'est la langue ? Philippe Arjakovsky – je ne cesse de m'en réjouir – en est un. *L'intelligence et la langue, c'est un bien qui point originellement chez peu d'hommes – ceux qui font bon usage de l'une et l'autre ensemble* dit encore Théognis (v. 1185-1186).

Hadrien France-Lanord